

Marc Angenot  
Chaire James-McGill de langue et littérature françaises  
Université McGill  
Montréal

## L'ANTIMILITARISME CONTRE «LA RELIGION PATRIOTISME»

### L'antimilitarisme au début du XXème siècle

Les antimilitaristes prolétariens et les pacifistes bourgeois de la triste "Belle Époque" furent toujours à couteaux tirés ou, à tout le moins, sourds les uns aux autres, incapables de s'entendre, encore moins de se rapprocher. Les bourgeois prétendus pacifistes, assuraient à l'unisson les brochures révolutionnaires, n'ont d'autre but que de «faire diversion» à la permanente «guerre économique» menée par les capitalistes et d'égarer les ouvriers. Dans le meilleur des cas, c'est à dire quand il ne dénonce pas dans le pacifisme une cynique imposture de la classe dominante, le militant socialiste considère avec un sourire méprisant ces messieurs âgés, bien pensants et repus, qui vont disserter d'arbitrage européen dans les palaces de quelque ville d'eau helvétique. Le Prix Nobel de la Paix, créé par un millionnaire suédois «hypocrite» enrichi dans le commerce de la dynamite, la très aristocratique Conférence de la Paix de La Haye (1903) convoquée à l'initiative, *inter alii*, de Nicolas II Romanov, les chimères de l'arbitrage obligatoire entre «puissances de proie» impérialistes, tout ceci faisait «bien rigoler» le militant ouvrier. Les pacifistes bourgeois, disait le marxiste Jules Guesde, ne sont qu'une «poignée de braves gens» qui cherchent la quadrature du cercle: ils feignent d'ignorer que la guerre est inhérente au capitalisme et, prétendant y substituer l'arbitrage obligatoire et autres chimères, ils relèvent, de l'avis de Guesde, «de Charcot». <sup>1</sup> Il suffisait de faire confiance au Parti, en concertation avec les partis frères de l'Internationale, il saurait bien déjouer les projets du belliciste capitalisme.

L'antimilitarisme, c'est tout autre chose que ces «chimères» humanitaires: c'est une stratégie révolutionnaire qu'une large part de l'extrême gauche en France va juger, dans les dix-douze années qui précèdent la conflagration mondiale, seule rigoureuse, efficace et conséquente. Il s'agit de miner la société capitaliste en affaiblissant et en démoralisant sa principale institution défensive, l'armée. Sous prétexte de défendre la patrie, le régime capitaliste s'appuie sur celle-ci pour écraser les exploités: du massacre de Fourmies<sup>2</sup> (le 1er mai 1891) à ceux de Narbonne et de Raon-l'Étape (juillet et août 1907), l'armée française avait donné au prolétariat la confirmation répétée de cette thèse.

Le «militarisme» – mot attesté dès le Second Empire et calqué sur «cléricalisme»<sup>3</sup>, dans les deux cas désignant la prépondérance indue d'une «caste» – est un terme qui s'est répandu

dans toute la gauche républicaine pendant l’Affaire Dreyfus. Il a désigné pour le bourgeois dreyfusard l’arrogance inacceptable et les manœuvres de la caste militaire contre la France républicaine, les plans ourdis par des officiers réactionnaires, en cheville avec les ligues nationalistes, contre la démocratie et le droit. Pour le militant socialiste au contraire (même s’il fut dreyfusard), le «militarisme» est bien plus et autre chose: il est *l’essence* du régime capitaliste, il en est le visage répressif et l’exacerbation des luttes sociales met, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, ce rôle contre-révolutionnaire de mieux en mieux en lumière.

Axiomatiquement, la thèse, l’équation qui conjoint lutte antimilitariste et socialisme révolutionnaire face à un ennemi unique, c’est que *le capitalisme, c’est la guerre* – que la guerre impérialiste prochaine ne sera que le capitalisme démasqué, que dès lors, l’armée, protectrice des exactions et des «rapines» du système en temps de paix, est l’institution capitaliste par essence, le capitalisme tel qu’en lui-même. Jean Jaurès même l’a dit – lui souvent exaspéré par les excès de langage et l’aventurisme des «hervéistes» de *La Guerre sociale* et autres «antipatriotes» de la CGT et de la SFIO – en une formule jugée saisissante, qui est répétée à satiété: «le capitalisme porte la guerre comme la nuée porte l’orage».

Dans cette vision des choses, l’armée, institution capitaliste par excellence, est ce qu’il faut chercher à affaiblir *d’abord* si le socialisme et donc la paix doivent triompher. La paix, intérieure ou extérieure, est impossible sous un régime économique ayant pour base et pour règle la concurrence et l’exploitation de l’homme par l’homme. Une grande guerre européenne «arrangerait» plutôt les capitalistes des divers pays, répète-t-on avant 1914: elle ferait reculer les acquis sociaux, elle ferait s’entre-tuer les prolétaires au profit des barons de l’industrie. Elle risque d’apparaître un jour à la «bourgeoisie aux abois» comme le dernier recours en vue d’empêcher ou de retarder la révolution prolétarienne.

Enfin, *pars construens* de ce raisonnement, le mouvement révolutionnaire mondial, l’Internationale socialiste, unissant les militants par delà les frontières, peut se mettre en mesure de faire obstacle à la guerre capitaliste: elle peut notamment se préparer à répondre à la mobilisation par une grève générale insurrectionnelle et, peut-être, cette éventualité seule fera reculer le jour venu les exploités. Le prolétariat, organisé à travers les frontières, est capable d’*empêcher* la guerre, et seul il y a intérêt. La révolution prolétarienne ne pourra d’ailleurs se déclencher avec succès le jour venu, qui si l’armée est démoralisée, minée de l’intérieur. Tous les arguments convergeaient.

Le mouvement antimilitariste – qui s’identifie *grosso modo* à la frange radicale appelée en France le «syndicalisme révolutionnaire» active dans la SFIO et tenant la CGT – se convainc vers 1907-1908 qu’il fait des progrès marqués, qu’il est en passe d’accomplir sa tâche de démoralisation et de désorganisation de l’armée, se sentant confirmé du même coup d’être seul conséquent avec le projet socialiste: «sans la propagande incessante quoique dangereuse des antimilitaristes, il serait à peine permis aujourd’hui d’examiner l’éventualité

d'une révolution.»<sup>4</sup>

## **Le capitalisme, c'est la guerre**

Je reviens à l'axiome fondateur de la stratégie antimilitariste, axiome indivis entre tous les courants socialistes. La violence sociale et la guerre sont inhérentes au régime capitaliste et les affrontements économiques, la concurrence entre grandes industries sont les seules causes des guerres. La guerre, toute guerre, formule-t-on, «est d'essence capitaliste ou impérialiste».<sup>5</sup> C'est un avatar socialiste du paradigme romantique qui opposait des peuples naturellement pacifiques à des princes ambitieux et sanguinaires.<sup>6</sup> Victor Hugo qui comme les hommes de sa génération et par tempérament poétique, voyait les choses de façon simple et carrée, n'en démordra jamais : «Qui veut la guerre? Les rois. Qui veut la paix? Les peuples.» (Ceci, répété dans une déclaration de 1877).<sup>7</sup>

Le capitalisme dans son «essence» est une guerre économique perpétuelle qui emprunte la forme de conflits armés occasionnellement. Les affaires de la Chine, du Transvaal, la guerre russo-japonaise illustraient les cyniques calculs économiques qui avaient décidé du déclenchement des nombreux conflits lointains du tournant du siècle. C'est ce raisonnement qui allait permettre de rattacher l'antipatriotisme à la lutte des classes.

Les peuples, naturellement pacifiques, ne se font entre eux la guerre que parce que les intérêts en conflits de leurs oppresseurs la réclament. Comment pourraient-ils avoir spontanément «de la haine contre les malheureux qui souffrent comme eux au delà des frontières?»<sup>8</sup> Les éternels «exploiteurs du peuple» sont les seuls qui veulent la guerre qui leur permet d'envoyer «s'entr'égorger les prolétaires de nations différentes pour le plus grand profit de leur classe».<sup>9</sup> Toute guerre ne peut être que «la guerre des bourgeois».

Tôt ou tard, prophétise-t-on, à l'extrême gauche dans les années qui précèdent 1914, il leur conviendra de déclencher un nouveau conflit européen «à propos des Balkans, de la proche succession de François-Joseph ou tel autre prétexte qu'il plaira aux diplomates d'inventer, ce conflit-là est à peu près fatal», raisonnent lucidement les anarchistes et les antimilitaristes. «La guerre, mais c'est la conséquence logique et normale de l'ordre capitaliste, c'est l'aboutissement naturel du système». Cette certitude posée, il reste au révolutionnaire à voir à tirer parti de l'inévitable tuerie : «Nous entendons utiliser les circonstances tragiques qui se préparent. (...) Nous voulons qu'il en sorte le triomphe du communisme libérateur».<sup>10</sup>

## **La guerre contre la Révolution**

Non seulement le capitalisme, c'est la guerre, mais la guerre qui menace, c'est l'ultime moyen qui reste à la contre-révolution. Le principal obstacle à la révolution, en tout temps, c'est l'armée; c'est bien pourquoi le révolutionnaire devait mettre tous ses efforts à l'affaiblir, la démoraliser. Quant à une grande guerre européenne, ce sera bientôt *l'ultima ratio*, le «dernier recours» de la bourgeoisie internationale pour empêcher les inexorables progrès des forces prolétariennes. La bourgeoisie aux abois risque de vouloir «prendre les devants», de chercher à «enrayer» le mouvement révolutionnaire en pratiquant dans le peuple «une saignée abondante».<sup>11</sup> Les bourgeois européens «veulent la guerre entre les peuples qui peut seule empêcher la guerre de tous les peuples martyrs contre ses [sic] maîtres infâmes».<sup>12</sup> Le capitalisme à travers les frontières prépare donc une guerre «fratricide», une «grande boucherie» qui lui permettra de «décimer les ouvriers».

Autrement dit, la bourgeoisie n'est pas seulement *belliciste* en ce que la guerre prolonge par «d'autres moyens» la concurrence économique, la compétition commerciale dont elle vit; elle est aussi machiavéliquement *criminelle*: elle prépare la guerre et s'en réjouit d'avance pour y faire s'entretuer le plus de prolétaires possible. Les guerres, explique-t-on, ont toujours été pour elle dans le passé des «soupapes de sûreté».

Sans doute ajoute-t-on avec défi que la guerre européenne ne fera que «retarder et non empêcher l'explosion révolutionnaire».<sup>13</sup> N'empêche, cette confiance dans la fatalité historique ne change pas la conviction que la guerre menaçante sera le produit d'un *complot antisocialiste*. La paix est présentée comme l'indispensable «condition du progrès et de l'avènement du socialisme».<sup>14</sup> Et la victoire des collectivistes est imminente – «si des guerres monstrueuses ne viennent pas retarder de quelques années l'émancipation du prolétariat».<sup>15</sup>

Une fréquente prosopopée fait avouer au bourgeois face au prolétaire indigné son calcul cynique inavoué: «Voici que les travailleurs s'avisent d'exiger leur place au soleil. Si donc, par une bonne guerre, on pouvait faire dérailler le mouvement, quelle chance!»<sup>16</sup> Cette prosopopée-ci faisait partie de longue date de l'argumentaire socialiste et provoquait dans les meetings des rumeurs indignées: «Tant qu'on a pu combattre le socialisme, on l'a combattu. Aujourd'hui, il déborde: il faut l'écraser. D'où *nécessité de la guerre*».<sup>17</sup>

Ces deux explications sont contradictoires. Dans un cas, la guerre est une querelle entre grands capitalistes de nationalités différentes, le prolétaire n'a pas à s'en mêler ni à sacrifier sa vie pour eux, mais l'Exploiteur le contraint à «mourir sur un champ de bataille pour le Dieu-Capital».<sup>18</sup> Dans l'autre cas au contraire, la guerre est une *conspiration des capitalistes* qui se servent de «l'idole Patrie» pour amener les ouvriers à se massacrer réciproquement et éloigner ainsi pour longtemps le spectre de la révolution!<sup>19</sup>

### **Militarisme et «armée de classe»**

Avant tout autre reproche adressé au «militarisme» dont la critique s'englobe dans la thèse que *le Capitalisme, c'est la guerre* – il y a le fait que l'armée est une «armée de classe». Le prolétaire devenu soldat, oublieux de toute solidarité, se met au service des intérêts de ses maîtres. N'importe quel soudard peut lui ordonner de tirer sur ses «frères»; et ces mines, ces usines qu'on lui a «volées», il les garde maintenant «comme le chien garde la propriété de ses maîtres».<sup>20</sup> Cette armée, rempart de la bourgeoisie, ennemie mortelle du prolétariat, cette armée qui «massacre le populo», sortait des entrailles du peuple! La paradoxe scandaleux du *militarisme* était ici: une armée formée de prolétaires, principal instrument de l'oppression qui pèse sur la classe travailleuse et qui empêche son émancipation! À poser que toute idéologie part d'un insurmontable *scandale*, le scandale qui fait le fond de la propagande antimilitariste, c'est cette métamorphose que la caserne opère du paisible travailleur, solidaire des siens, en une brute inconsciente, traîtresse à sa classe. Cette armée, rempart de la bourgeoisie, ennemie mortelle du prolétariat, cette armée qui «massacre le populo», sortait en effet des entrailles du peuple! La paradoxe scandaleux du *militarisme* était ici: une armée formée de prolétaires, principal instrument de l'oppression qui pèse sur la classe travailleuse et qui empêche son émancipation! À poser que toute idéologie part d'un insurmontable *scandale*, le scandale qui fait le fond de la propagande antimilitariste, c'est cette métamorphose que la caserne opère du paisible travailleur, solidaire des siens, en une brute inconsciente, traîtresse à sa classe.

Il est un argument complémentaire qui montre le «militarisme» comme l'ennemi de la classe ouvrière. Le militarisme consiste aussi à «jeter des centaines et des centaines de milliards (dont 50 à 60 pour la France) au gouffre de la “paix armée” et à l'avidité criminelle des fournisseurs de la guerre»<sup>21</sup>, à dépenser «des sommes fabuleuses dont la perception engendre la misère».<sup>22</sup>

Pour les anarchistes qui pénétrèrent en masse le syndicalisme C.G.T. au début du siècle, l'armée est en outre et avant tout «l'école de la servitude». Elle «abrutit» le prolo, elle détourne l'exploité des luttes sociales et s'efforce de briser en lui «l'instinct de révolte». Le conscrit est entraîné au régiment à s'adapter à la société autoritaire. La caserne est aussi «l'école du crime» puisque l'ouvrier «inconscient» y apprend à tirer sur ses frères au grand profit de ses maîtres.

Un paradigme complémentaire permettait de faire le lien avec l'anticléricalisme, il montrait *deux* institutions alliées au service de la perpétuation du Capital, l'Église et l'Armée, – le sabre et le goupillon. Cléricalisme, militarisme: deux «piliers» du système capitaliste, deux corps constitués, autoritaires, dogmatiques, identiquement insupportables à ces titres aux tempéraments libertaires, et tous deux au service du maintien au pouvoir de la classe dominante, l'un armé du goupillon, l'autre du sabre. «Les bêtes rouges de la caserne et les bêtes noires de la sacristie» s'acharnaient sur leur victime pantelante, le maigre prolétaire: cela faisait une allégorie frappante.<sup>23</sup>

Les antimilitaristes d'avant 1914 avaient un but immédiat et, en dépit des poursuites répétées, ils ne le cachaient aucunement et se flattaient volontiers de résultats, de progrès évidents: il s'agissait de démoraliser l'armée, de la «gangrener» de propagande antipatriotique au point de la rendre inutilisable, peu sûre en situation de répression comme en cas de guerre. Les «révoltes de troubades», les mutineries d'une certaine ampleur des années 1907-1908, l'attitude du 17ème de ligne devant les troubles du Midi<sup>24</sup> semblaient répondre aux appels à la désobéissance et, de fait, elles «épouvant[aient] la classe dirigeante». <sup>25</sup> Le «crosse en l'air» de «l'Internationale» sera emprunté comme titre de nombreux périodiques du début du siècle. À chaque mouvement de rébellion, la presse antimilitariste se frotte les mains et incite les mutins, «Bravo les soldats! (...) Soldats, vous serez avec nous. La désobéissance est un devoir!»<sup>26</sup>

### **La religion Patriotisme**

Je vais examiner dans les pages qui suivent une thème-clè de la propagande qui accompagne ce puissant mouvement. Le sentiment patriotique, représenté comme naturellement étranger au rationnel et fraternel prolétaire, n'est qu'un «prétexte aux gouvernants pour légitimer ce fléau: le militarisme». <sup>27</sup> Ce «prétexte» est la source du mal: il a partie liée avec tous les maux présents, il est la légitimation du bellicisme et sera la cause de la guerre future. <sup>28</sup> Le militarisme, l'insolence grandissante de la «caste militaire», la course aux armements, les bruits de sabre, la «boucherie» qui se préparait dans les états-majors étaient le danger concret pour le mouvement révolutionnaire, danger que soutenait l'excitation patriotarde. Mais qu'était au fond le patriotisme? Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le socialisme prétend découvrir les progrès d'une **nouvelle religion**. Une thèse se développe et se répand: la bourgeoisie, consciente du recul du christianisme, naguère indispensable au maintien de son oppression, avait inventé une religion nouvelle pour raffermir son emprise sur le peuple: c'était la religion Patriotisme.

Face à l'effondrement de la «religion des calotins», laquelle avait servi immémoriellement à mystifier les foules et à les détourner de la révolte émancipatrice, les bourgeois «aux abois» s'étaient arrangés pour substituer et imposer avec un certain succès aux masses serviles une «religion nouvelle», pour substituer au dogme vieilli un «dogme nouveau», une religion de haine, de mort tout autant que l'avait été l'autre: la «Religion patriotique». <sup>29</sup> Cette imposture ne devait pas surprendre. Dans toutes les idéologies de combat, le mensonge est présenté comme le premier moyen de survie pour les suppôts du mal, et la vérité l'arme qui les abattra. «Le jour où la bourgeoisie cessera de mentir, elle disparaîtra car elle ne pourra plus subsister»: c'est un propos fameux et, lui aussi, répété à satiété du leader allemand August Bebel. <sup>30</sup> La bourgeoisie par l'entremise de ses «larbins» de plume, de ses «chiens couchants», de sa presse «reptilienne» et «stipendiée», «déverse la calomnie» sur le socialisme, lui oppose un «concert de mensonges», elle ment depuis toujours aux masses, à la fois exploitées **et** induites en erreur, elle ment à la masse surmenée

et ignorante, «inconsciente». Heureusement, ajoute-t-on, en dépit de ces mensonges répandus, la vérité fait des progrès immenses. La religion, révélée ou séculière, n'est jamais qu'une expression particulièrement mystificatrice du mensonge fondateur de la société scélérate.

La thèse de la Religion patriotique retrouve le plus ancien paradigme rationaliste sur l'origine des religions, paradigme qui relève de la logique conspiratoire. Les religions, expose-t-on volontiers du temps des Lumières, ont été «inventées» de toutes pièces par des charlatans au service des tyrans, et perpétuées par l'ignorance de foules dociles et effrayées en vue de défendre les privilégiés de jadis et de toujours. L'explication de l'origine des religions comme ayant été cyniquement bricolées par des despotes imposteurs avait été celle de beaucoup des Philosophes, celle notamment du baron d'Holbach dans son *Système de la nature*:

Dans l'idée de rendre plus dociles des peuples ignorans & sauvages, leurs premiers législateurs inventèrent des religions. (...) On effraya les hommes sans les rendre meilleurs.<sup>31</sup>

Les capitalistes prenaient tout naturellement le relais des despotes de jadis et usaient des mêmes expédients qu'eux. Le socialiste ou l'anarchiste endossent donc la thèse des encyclopédistes: les religions ont été inventées pour abuser les foules et les dominants se gardent bien d'y croire. «Le patriotisme de la bourgeoisie est comme la religion de Tartuffe: c'est pour tromper les gogos».<sup>32</sup> Pas sots, les bourgeois! Le vieux Guizot avait dit qu'il «fallait une religion pour le peuple»; ses descendants, ayant compris que les absurdes fables du «prestidigitateur de Nazareth» ne rendaient plus, avaient trouvé mieux, quelque chose de moins usé et de mieux adapté à leurs projets sanguinaires. «Ah! Ils ne sont pas fous les capitalistes. Longtemps ils se sont servis du prêtre pour se procurer des créatures viles. (...) Aujourd'hui c'est à l'Idole patriotique (...), c'est à la caserne avachissante que les actionnaires repus font appel.»<sup>33</sup>

L'affaire pressante du militant conscient était d'extirper du peuple cette nouvelle foi morbide, ce «nouveau cléricisme» qui risquait à nouveaux frais d'abrutir la classe ouvrière, à peine débarrassée de l'autre, et qui préparait les futurs massacres où les prolétaires trompés consentiraient à «s'entr'égorger» pour le seul bénéfice des marchands de canons, «la patrie bornée, égoïste et lâche des capitalistes, soufflant la haine, entretenant l'esprit de meurtre dans les masses».<sup>34</sup>

Il fallait somme toute tout recommencer, refaire une seconde fois le travail accompli dans le prolétariat d'extirpation des ci-devant religions révélées. Sous la Troisième République, c'est clair en effet: le socialiste français n'est pas seulement anticlérical, mais, tout d'un tenant,

il se doit d'être athée et anti-religieux, n'ayant, il le proclame, d'espérance que terrestre et ne promettant aux hommes le paradis sur Terre que pour récuser les fables religieuses. «Athées nous sommes – parce que la Science a détrôné les dieux (...), parce que nous n'avons plus besoin d'un Dieu pour faire notre bonheur.»<sup>35</sup> Religion de résignation et de soumission, le christianisme est incompatible avec l'espoir révolutionnaire. Supprimer la religion et le «bonheur illusoire» qu'elle promet, c'est réclamer le droit de revendiquer ici-bas un bonheur réel. Sous l'Empire, le mouvement ouvrier qui se reconstitue clandestinement est devenu «matérialiste» et anti-religieux en contraste avec les «démoc-soc» de 1848, leurs "Religions de l'humanité" et leur Christ des barricades. Concurrément, la libre pensée, née spiritualiste et kantienne, est devenue très majoritairement athée à la fin de l'Empire. La thèse de *l'anéantissement* nécessaire de toute religion, rendue inséparable de la négation de Dieu, se retrouve dans les dernières décennies du siècle dans tout le mouvement ouvrier, mais aussi chez quelques «bourgeois». Notamment chez des positivistes comtiens: «c'est Dieu sous quelque forme que ce soit qu'il faut éliminer de la constitution politique, au nom de l'Humanité.»<sup>36</sup> Cette thèse se lit surtout dans le secret, tout relatif, des public<sup>^</sup> maçon<sup>^</sup>, où on déchiffre l'idée que l'anticléricalisme est la façade exotérique d'une lutte métaphysique qui révèle sa vraie visée aux initiés : «Oui, nous devons écraser l'Infâme, mais l'Infâme, ce n'est pas le cléricalisme, L'INFÂME, C'EST DIEU.»<sup>37</sup> «Pas de Dieu parce que nous avons l'horreur du mensonge, de la superstition et du crime, proclament de leur côté les journaux socialistes. Pas de Dieu parce que les calotins qui se font les ministres de ce spectre sont des cabotins.»<sup>38</sup> On se flatte au tournant du siècle que cette propagande a porté fruit et que la religion chrétienne décrépite est condamnée à totalement disparaître. «La religion, traite frauduleuse tirée sur l'au-delà, se dissipe comme une brume malsaine dans le cerveau du peuple travailleur!»<sup>39</sup>

Contre toutes les apparences de déchristianisation des classes dirigeantes, le socialisme français persistait pourtant à soutenir que la bourgeoisie demeurerait confite en foi catholique alors que le prolétaire, plus rationnel, instruit du socialisme scientifique, ouvert sur l'avenir, l'avait abandonnée: «La bourgeoisie, écrit Paul Lafargue, a besoin d'une religion qui lui promette une vie céleste pour continuer sa vie terrestre de fainéant et de jouisseur».<sup>40</sup> La classe dominante ne fait pas que mentir, il faut encore qu'elle se mente à elle-même. Le marxiste Lafargue ne modifiera jamais ses convictions antireligieuses de jeune carabin; il leur donnera seulement une teinture marxisante: la classe dominante maintient son pouvoir par la force brutale *et* par la domination intellectuelle; à ce titre, «le christianisme est la religion fabriquée sur les besoins moraux et les intérêts matériels de la bourgeoisie», elle courbe sous son joug la classe opprimée.<sup>41</sup> Les quelques grands patrons, dévots ou calculateurs, qui imposaient un peu de catéchisme aux ouvriers de leurs «bagnes industriels» servaient de preuve aux socialistes du lien entre catholicisme et oppression de classe.

L'imposture chrétienne avait fait long feu, mais le militant constatait les progrès dans les

masses d'une religion civique substitutive, non moins mensongère, non moins inventée par les puissants, non moins criminelle.<sup>42</sup> Car toute religion conduit au meurtre et la religion Patriotisme était le nouveau Moloch qui réclamait du sang. La preuve par les crimes commis au nom d'une doctrine prétendue sublime a été un raccourci polémique de tous les temps. Voltaire en son temps s'en servait en son "Livre noir du christianisme" avec succès: «Vous verrez, fait-il dire au Curé Meslier, que la religion chrétienne a fait périr la moitié du genre humain.»<sup>43</sup>

Le courant antimilitariste-antipatriote de la SFIO s'exprime principalement dans un journal fondé en décembre 1906 par un professeur révoqué, Gustave Hervé, *La Guerre sociale*, journal hebdomadaire destiné à arracher le Parti à son réformisme (son ennemi juré sera Jean Jaurès, mais non moins Jules Guesde et son marxisme «sclérosé») et à promouvoir une stratégie de «concentration révolutionnaire» centrée sur l'antimilitarisme «insurrectionnel», accueillant à des militants venus de l'anarchie, comme l'est son secrétaire de rédaction, Miguel Almeréyda, comme Victor Méric, un de ses rédacteurs talentueux, comme son dessinateur attitré, Grandjouan, mais proche aussi de personnalités syndicalistes comme Merrheim, Lagardelle, Griffuelhes, Broutchoux et contribuant à entraîner la CGT dans la radicalisation antimilitariste. Hervé, évidemment, n'est nullement un doux ni un pacifique pas plus que ses collaborateurs: il n'est pas opposé à la guerre ... pourvu que ce soit la guerre civile qu'il appelle au contraire de ses vœux. Hervé est tout simplement un de ces individus, à la fois naïfs et redoutables, qui dans les mouvements militants, prennent le but affirmé au pied de la lettre et essaient à partir de là d'être radicalement *logiques*: si la chute du capitalisme et la révolution prolétarienne étaient fatales et imminentes, il fallait se montrer conséquent, renoncer au légalisme amolissant, faire tout pour s'y préparer, se préparer à la violence notamment par «l'action directe», – et dénoncer avec vigueur l'attentisme, peut-être la trahison, des autres courants qui en faisaient moins qu'eux. Si le socialisme doit être internationaliste, alors le vrai révolutionnaire doit répudier sa prétendue patrie et planter au fumier le drapeau tricolore.

Pour l'antimilitariste et syndicaliste Broutchoux, à la recherche, comme tous les doctrinaires décidés à changer le monde, du Mal à l'origine de tous les maux, «la source du mal, c'est L'IDÉE DE PATRIE — cause, raison d'être et prétexte du militarisme».<sup>44</sup> Une règle de cohérence militante découlait de ces réflexions. «L'antimilitarisme ne peut être complet sans l'antipatriotisme», pose Broutchoux.<sup>45</sup> *La Guerre sociale* confirme cet axiome et l'englobe dans la ligne syndicaliste-révolutionnaire: «L'antipatriotisme est une des faces du socialisme syndicaliste».<sup>46</sup> C'est cette volonté d'être conséquent avec une logique doctrinale, c'est ce volontarisme qui vont, par un premier effet pervers, éloigner du syndicalisme révolutionnaire bon nombre de militants de la SFIO, petits employés et ouvriers, détestant la caserne, redoutant la «caste» militaire, récusant l'«impôt du sang» que la bourgeoisie exigeait du peuple, mais vibrant malgré tout aux accents de la Marseillaise et à la vue des trois couleurs et combinant tant bien que mal l'amour de la France républicaine à l'internationalisme

prolétarien et à la haine des nationalistes.

La patrie comme simple «mot sonore», le patriotisme comme «tromperie», «leurre», «mensonge», «mystification» roublarde inventée par la classe bourgeoise pour conserver le pouvoir, cela avait été d'abord, dans les années 1880, la thèse des anarchistes qui en tous secteurs de la morale civique ou privée faisaient profession de «ne pas y couper», – thèse qui peu à peu avait fait son chemin dans toute l'extrême gauche. Au milieu des années 1880, face à la Ligue des Patriotes de Déroulède (lequel va se jeter dans les bras de Boulanger), des anarchistes parisiens créèrent une «Ligue des antipatriotes» – et voici le mot attesté une première fois<sup>47</sup>.

Imposture sanglante et meurtrière, le patriotisme était concurremment présenté comme une *absurdité*. À l'instar des dogmes des religions révélées, il heurtait la raison comme il menaçait l'humanité pacifique: l'idée de patrie était un non-sens.

Historiquement, la patrie est instable. (...) Géographiquement, la patrie n'existe pas. (...) Sociologiquement, la patrie est une tromperie. Elle rassemble sous le même drapeau des hommes aux mœurs, coutumes, langages, habitudes, religions différents. (...) Peut-il exister une aberration plus folle que le patriotisme, une supercherie plus grossière et plus cynique?<sup>48</sup>

Dans les deux cas, idole Dieu, idole Patrie, le militant sceptique reconnaissait une «blague» énorme, blague inventée autour d'une Chose irréelle et impalpable, «la Patrie non moins invisible. Comme Dieu, elle a ses prêtres»...<sup>49</sup> La presse anarchiste ne dénonce pas les «patriotes», mais, écrit-elle volontiers par amalgame, les «clérico-patriotes». «*Il faut supprimer les patries*», chantait-on dans les réunions syndicales:

Non, plus de ces combats sanglants / De ces ignobles boucheries  
/ Pour le bonheur de nos enfants, / Il faut supprimer les patries.<sup>50</sup>

Pendant dix ans et plus, jusqu'en 1914, les idéologues de l'extrême gauche, loin de tempérer leurs sorties véhémentes contre «l'Idole Patrie», s'acharneront, exaspérés, à démontrer aux militants réticents leur inacceptable inconséquence sur ce point et ses dangers pour le peuple épris de paix: «L'internationalisme conscient doit nécessairement aboutir à l'antipatriotisme. (...) Tout se tient: le patriotisme nécessite le militarisme qui lui même n'a d'autre but que la guerre».<sup>51</sup> Tout se tenait en effet, logiquement: patrie–armée–guerre. La Marseillaise pouvait enthousiasmer les «patrouillotes» des cafés-concerts et des retraites aux flambeaux, seule l'Internationale devait «faire vibrer les nerfs de la classe ouvrière consciente»<sup>52</sup> – et les paroles de l'Internationale indiquaient le sens «de classe» et la portée de l'internationalisme, «...Paix entre nous, guerre aux tyrans», mot d'ordre entraînant

derechef le slogan du défaitisme révolutionnaire: «Crosse en l'air et rompons les rangs»...

L'un des vecteurs, l'un des hauts-lieux de la Religion patriotique était le café-concert, objet de dénonciation écoeurée par excellence des journaux antimilitaristes. À des moments déterminés au cours de la soirée au caf' conc', un monsieur en habit ou une dame en peplum s'avancait, tandis qu'un trombone et un tambour travaillait un rythme martial, et venait débiter une chanson-marche où il était question de la France, du Drapeau, de l'Armée, de l'Alsace-Lorraine. La chansonnette patriotique déclenchait un enthousiasme électrisé et, si le chanteur avait de l'abattage, il pouvait susciter une petite manifestation d'émotion collective où les casquettes, les chapeaux, les chéchias et les képis volaient en l'air. Le café-concert n'avait pas inventé ce rituel émotionnel: il se bornait à en tirer parti avec la même économie aveugle qui le poussait à la surenchère dans l'obscénité ou dans l'insanité. Mais il constitue, de fait, un *relais* de la synergie patriotique et revancharde. C'est avec de la chansonnette de caf'conc' aux lèvres que l'armée en pantalon garance se mobilisera en 1914. On chante parfois du Déroulède au caf' conc' («Le Clairon» de Déroulède a été créé par Amiati en 1869 en fait), mais Delormel et Garnier, compositeurs-paroliers, font concurrence dès les années 1880 au chef de la Ligue des Patriotes et auteur des *Chants du Soldat*. Ils ont pour heureux concurrent Villemer, qui a lancé en 1873 avec un succès qui ne se dément pas, *Alsace-Lorraine*. ("Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine / Et malgré vous, nous resterons Français!")

Les antipatriotes avaient la logique pour eux sans nul doute: c'est l'occasion de s'interroger sur le rôle de la *cohérence* dans les croyances et les actions militantes et sur l'échec historique qui guette fatalement, en dépit de leur perspicacité occasionnelle, les idéologues pour qui la cohérence, la rigueur est la pierre de touche de la «ligne juste» – en même temps qu'un critère moral de «pureté» idéologique. Fût-ce avec le recul du temps et avec le souvenir de la guerre civile européenne de 1914-18 qu'ils ont à leur façon «vue venir», la cohérence de l'attitude antipatriotique, cohérence qui se renforce d'une juste anticipation du carnage qui menaçait et vers lequel débouchait l'excitation patriotarde du début du siècle, a conduit le mouvement à l'échec, à la débandade, précédés de dix années d'analyses irréalistes obstinées, de fuite en avant et de dénégations vaines de ce qui faisait irréductiblement obstacle. Pour les esprits rigide, s'il en reste, qui tendent à poser l'axiome: «périsse l'évaluation du possible pourvu que la position théorique soit juste», les antimilitaristes de l'avant-guerre devraient donner à penser: ils illustrent à la fois la justesse courageuse partielle et tout l'aveuglement inhérent de la morale politique volontariste.<sup>53</sup>

La doctrine internationaliste même qui était celle, officielle, des partis de l'Internationale comportait sa part de chimères: les ouvriers du monde entier étaient, se sentaient frères, leur seul ennemi était le capitalisme cosmopolite et ils lui feraient voir. «Les travailleurs français ne voient plus dans l'ouvrier étranger qu'un paria comme lui».<sup>54</sup> Face à la pacifique Internationale des travailleurs, les états-majors et les armées formaient «l'internationale des

assassins». Pour le fils du peuple, l'armée est l'«école de l'assassinat». Il était mis dans l'alternative ou de devenir un jour l'assassin de ses frères en grève, obéissant à quelque «brute galonnée» au service du capital, ou de se laisser transformer en «chair à canon» après avoir été toute sa vie, comme ses pères, «chair à travail» et «chair à dividendes!»<sup>55</sup> «Opposons à l'Internationale des juifs, christianistes, francs-maçons et autres cosmopolites des classes dirigeantes, l'Internationale des exploités!»<sup>56</sup> Ces slogans en forme de méthode Coué visaient à démontrer que le sentiment patriotique était devenu étranger au prolétaire conscient et organisé. Le patriotisme «est donc une stupidité criminelle. (...) Le cosmopolitisme est la *conséquence* du socialisme et ne va pas sans lui».<sup>57</sup> Le socialisme travaillait à «l'union internationale des peuples pour marcher à la conquête de l'affranchissement humain».<sup>58</sup> «Nous ne voulons plus qu'une nation: l'Humanité!»<sup>59</sup> «À bas la patrie, vive l'humanité!»....

Toutes les citations qui précèdent datent des années 1880-1890; elles sont bien antérieures à l'émergence de l'antipatriotisme doctrinaire. On voit que celui-ci n'a rien inventé ni rien réorienté: il n'a eu qu'à *dégager* ce qui depuis toujours fonctionnait à l'évidence dans le mouvement ouvrier, – avec la part de phraséologie lyrique et de fausse conscience que l'évidence comporte. «Vive la fraternité des peuples!» s'écriait l'ouvrier de 1848. «Vive l'Internationalisme prolétarien!», criait l'ouvrier au début du XXème siècle. Une rêverie humanitaire accompagne le socialisme depuis sa naissance. Les définitions que l'on donne du «socialisme» comportent toujours cette composante: «sont socialistes ceux qui luttent pour la constitution de la propriété collective, l'égalité des salaires, l'entente ou la fusion des nationalités.»<sup>60</sup>

### **Le prolétaire comme «Sans-patrie»**

Les bourgeois en ont peut-être une, de patrie: c'est le coin de terre où ils peuvent exploiter les autres et se «repaître de leurs rapines»! Dépourvus de patrie, les travailleurs de tous les pays, courbés sous le même joug, appartiennent, eux, à l'Humanité! Si les bourgeois voulaient se montrer patriotes, ayant leurs propriétés, leur «patrimoine» à protéger, répétait le militant goguenard, nul ne les empêchait d'aller seuls se faire trouser la peau:

Mais puisque vous l'aimez tant, cette patrie, gardez-la donc et surtout défendez-la au moins, au lieu de nous la faire défendre!<sup>61</sup>

«Les patries bourgeoises [ont été] forgées par le haut capitalisme moderne».<sup>62</sup> «Une patrie, c'est un syndicat de capitalistes». À l'instar de la religion, la patrie est donc une invention au service des méchants. Le capitalisme, c'est la guerre parce que la guerre profite aux «marchands de canons» et que la concurrence des marchés l'engendre fatalement ; mais le patriotisme que le capital promeut et soutient, aidé par la jobardise d'une partie des masses

populaires, c'est la guerre fratricide tout autant puisqu'il «l'enfante», qu'il y pousse et la légitime d'avance. «Le patriotisme, c'est la collaboration de classe»: il résulte des énoncés qui précèdent qu'un ouvrier patriote était un traître et on l'envoyait pas dire aux militants restés cocardiers.<sup>63</sup> C'était redire *a contrario* que «les prolétaires n'ont pas de patrie» parce qu'ils n'ont pas d'intérêts nationaux à défendre et qu'ils n'ont aucune raison de défendre avec leur peau les «rapines» de leurs exploiters!<sup>64</sup> Les ouvriers n'ont pas de patrie, «on ne peut leur enlever ce qu'ils n'ont pas», avait dit Marx: les antimilitaristes, qui n'aimaient guère le marxisme orthodoxe, propriété de Guesde, avaient retenu ce raisonnement du *Manifeste communiste* et se bornaient à le développer.

Être socialiste, c'était donc nécessairement être, accepter d'être un sans-patrie. «Le socialisme groupe les hommes, pauvres contre riches, classe contre classe, sans tenir compte des différences de race et de langage, par dessus les frontières tracées par l'histoire», développe Gustave Hervé qui signe toujours – sous le coup de condamnations successives qui le forcent à l'anonymat – «Un Sans-Patrie» à la *Guerre sociale*.<sup>65</sup> Injure pour les nationalistes, titre de gloire pour le révolutionnaire! Et Victor Griffuelhes, leader de la CGT, expose le raisonnement que doit se tenir tout syndicaliste:

Je suis étranger à tout ce qui constitue le rayonnement moral de ma nation, je ne possède rien (...) Donc, rien de ce qui pour certains, forme une patrie n'existe pour moi. Il faut dit-on défendre le sol de la patrie! Je n'y vois pas d'inconvénient mais à condition que les défenseurs soient les propriétaires de ce sol.<sup>66</sup>

«Le patriotisme n'a aucune raison d'être pour le misérable; et si l'on profite de son ignorance pour lui inculquer pendant son enfance la plus forte dose possible, c'est parce que, grâce à ce sentiment, on l'empêche plus tard de voir que son véritable ennemi n'est pas l'ouvrier étranger».<sup>67</sup> Qu'est-ce qui distinguait un ouvrier allemand d'un ouvrier français? Rien, ils étaient absolument jumeaux! «Rivés à une même chaîne, condamnés à un même esclavage, victimes d'une même exploitation, leurs revendications sont les mêmes, leur but est identique».<sup>68</sup> D'où ces mots d'ordre qui déclenchaient les ovations bien sincères des meetings: «Plus de patries! Plus de frontières! L'union de tous les producteurs contre tous les parasites!»<sup>69</sup>

## **L'Été quatorze**

Le courant antimilitariste-antipatriote, si intransigeant et véhément pendant une douzaine d'années, s'est vu affronté en juillet 1914 à une *épreuve du réel* qui allait le dissoudre en une débandade soudaine accompagnée de reniements ahurissants. Ce fait bien connu pose un problème – central à toute analyse politique – qui est la rencontre de l'idéologie et de la

dure réalité, ce que dans un autre contexte, celui de la névrose «individuelle», les lacaniens appellent «la malencontre du réel». Nous n'avons pas à passer jugement et tout jugement moral ne pourrait que se réduire à une ambivalence tant soit peu pharisaïque: tant de radicalité et de courage souvent, une si totale impuissance et une si profonde illusion!

En principe, depuis 1912, l'antimilitarisme en France disposait d'un objet neuf de colère et de mobilisation populaire: la Loi de trois ans qui confirmait que la guerre se rapprochait. Cependant depuis quelques années déjà, la CGT avait dû, en renâclant, reconnaître que quelque chose ne passait pas ou ne passait plus. Jean-Jacques Becker, dans son *1914: Comment les Français sont entrés en guerre*,<sup>70</sup> admet l'impact qu'a eu la propagande antimilitariste y compris dans ses effets les plus déstabilisants pour l'armée: on relève un nombre croissant au cours des années d'avant-guerre de cas d'insoumission, de mutinerie et de désertion. Il admet que le milieu ouvrier, pénétré de cette propagande, éprouvait une forte et presque unanime hostilité envers l'institution militaire, mais il conclut aussi que l'antipatriotisme, censé «indissociable», n'a pas pris. Les thèses insurrectionnelles en cas de mobilisation n'ont été prises au sérieux que par de minces «minorités agissantes» – lesquelles dissimulaient en quelque sorte aux leaders syndicaux et aux propagandistes de l'extrême gauche ce que de toute façon ils ne souhaitaient pas voir: le patriotisme ancré et le peu de résolution révolutionnaire du prolétariat français.

Le 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand et son épouse sont assassinés à Sarajevo par un étudiant nationaliste grand-serbe. Tout bascule presque tout de suite. Les 14-15-16 juillet, la SFIO tient congrès régulier à Paris. Le calme règne encore, mais les bruits de sabre ont commencé à résonner dans toutes les capitales. Ce congrès est largement consacré à la «motion de Copenhague», c'est à dire au vieux thème, à la vieille thèse, inapplicable et indépassable, qui exige la grève générale en cas de mobilisation. Les arguments *contre* ne sont pas neufs, mais leurs partisans refusent cette fois de se laisser ébranler: il ne faut pas voter, répètent-ils, une motion de plus qu'on sait ne pas pouvoir appliquer. Jaurès, toujours soucieux de compromis, propose une motion encore plus irréaliste sous des airs de prudence: grève générale «simultanément organisée» pour «imposer l'arbitrage».

Fin juillet, la Monarchie bicéphale adresse un ultimatum à la Serbie qui le rejette; l'Autriche-Hongrie déclare alors la guerre à la Serbie le 28. Toutes les autres puissances entrent en guerre dans les journées qui suivent. La CGT rappelle sa thèse officielle, la Grève générale, mais les dirigeants sont tout de suite tenaillés par la peur, les hésitations. Dans l'atmosphère d'exaltation patriotique de ces journées, leurs convictions sont ébranlées. *La Bataille syndicaliste* publie de prudents «Appels au peuple de Paris». Aucun mot d'ordre précis n'est donné. En allant vers le 2 août, les dirigeants, d'abord décontenancés, sont tirillés entre la doctrine officielle qu'ils devraient maintenir et leur propre patriotisme longtemps refoulé. L'échec de l'opposition à la guerre est évident dès

le 28. On sent dès cette date que le parti SFIO comme la confédération syndicale glisseront en quelques jours vers l'Union sacrée.<sup>71</sup>

Le dernier éditorial de Jaurès dans *L'Humanité* jette des mots vagues sur un profond désarroi: «Le tumulte des événements se précipite dans un monde obscur et affolé...»<sup>72</sup> Encore, Jaurès n'est-il pas tétanisé comme les cégétistes. Il agit, il essaie tous les derniers recours: il est à Bruxelles où se trouve le secrétariat de l'Internationale, le 29 et y prononce son dernier discours: confiance dans la *Sozialdemokratie*, tout faire pour empêcher la guerre. Il est assassiné au Café du Croissant, près des bureaux de *L'Humanité*, le 31. Les idéologues qui ont armé le bras de son assassin, Raoul Villain, ne sont pas loin. Au premier rang, Urbain Gohier qui vient de publier un livre contre Jaurès qui est un appel au meurtre.<sup>73</sup> Gohier est le prototype du confusionnisme proto-fasciste, droite et gauche extrêmes mêlés: homme de ressentiment et de haine, venu de l'anarchie, réclamant un Chef pour la France, antiparlementaire, patriote, raciste, antisémite, populiste haïssant la SFIO, féministe aussi tant qu'à faire, Gohier a sorti quelques semaines auparavant un pamphlet, *La sociale*, avec en couverture un portrait de Jaurès en casque à pointe. Le libelle dénonce «la bande qui s'intitule Parti socialiste (...) appuyée sur l'Allemagne et sur les Juifs (...) Les meneurs de la troupe sont des scélérats capables et coupables des pires crimes de droit commun.»<sup>74</sup> *L'Humanité* est une entreprise de chantage et de meurtre, Jaurès est un agent stipendié de Berlin, c'est prouvé: «Frappez à la tête ou vous serez lâche et vous ne ferez qu'une vaine besogne. (...) S'il y a un chef en France qui soit un homme, M. Jaurès sera "collé au mur" en même temps que les affiches de mobilisation.»<sup>75</sup> Urbain Gohier a été exaucé – et Charles Maurras dans un autre secteur politique, qui écrivait à peu près les mêmes choses mais avec plus de style et d'atticisme à *L'Action française*.

Le 31, Hervé en éditorial de *La Guerre sociale* exige des socialistes le reniement des thèses qu'il avait cherché pendant toutes ces années à leur imposer: il faut, dit-il, «déclarer officiellement, solennellement, qu'on ne fera pas la grève générale préventive contre la guerre menaçante et qu'on ne fera pas la grève générale insurrectionnelle contre la guerre déclarée.» Les socialistes doivent marcher comme un seul homme à la frontière. Le 1er août, la mort de Jaurès est mise au service de la ligne nouvelle:

### DÉFENSE NATIONALE D'ABORD !

ILS ONT ASSASSINÉ JAURÈS, NOUS N'ASSASSINERONS PAS LA FRANCE.

Après 1918, les syndicalistes-révolutionnaires sont arrivés avec deux «explications» convergentes et contradictoires de l'été 1914 : «Nous avons été débordés par le chauvinisme» et «Il y avait un patriote de 1793 qui sommeillait en chacun de nous». L'historien admet cette double «explication» qui appellerait plus qu'un constat sur la superficialité des croyances idéologiques, en particulier les plus radicales, les moins réalistes, et sur «l'irrésistible courant de ferveur patriotique qui a balayé toutes les

idéologies, toutes les divergences entre Français.»<sup>76</sup> Car cette grande illusion unanimiste même d'août quatorze n'a eu qu'un temps. La grande guerre impérialiste a laissé plus de dix millions de morts et certains historiens pensent qu'elle ne s'est achevée, cette guerre, qu'en 1945. Ce crime inexpiable qu'ils ont vu venir, oblige à créditer les antimilitaristes d'avant 1914 de lucidité partielle et de courage; il n'exclut pas cependant de mesurer leur aveuglement sur le possible et le faisable et d'y réfléchir rationnellement. *Blindness & Insight...* Un syndicaliste, Georges Dumoulin, publiant ses mémoires en 1921, a eu le mérite de dire que, plutôt que d'invoquer la fatalité des circonstances, l'échec de l'antimilitarisme appelait une autocritique:

Notre propagande antimilitariste, plus tapageuse que réelle nous a trompés. (...) Nous nous sommes trompés en nourrissant notre orgueil dans des congrès bruyants avec des motions boursoufflées et pleines de suffisance.<sup>77</sup>

## NOTES

1. Jules Guesde. *En Garde, Contre les contrefaçons, les mirages et la fausse monnaie des réformes bourgeoises*. Paris : Rouff, 1911, 177 (= 1892).

2. Ici se conclut pour certains la connexion de l'antimilitarisme à l'antisémitisme. Édouard Drumont a démontré dans son livre le plus lu par les socialistes que le massacre de Fourmies a été voulu par deux Juifs, le sous-préfet d'Avesne et le préfet du Nord, désireux de tester le fusil Lebel sur les femmes et les enfants du peuple! Voir Drumont, Edouard. *Le Secret de Fourmies*. Paris: Savine, 1892.

3. On rencontre «militarisme» occasionnellement pendant la Révolution puis en 1845, note J. Dubois. *Vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872 à travers les œuvres des écrivains, les revues et les journaux*. Paris: Larousse, 1962, 343. Il donne une citation communarde qui est déjà autant qu'on puisse juger, conforme à la phraséologie socialiste ultérieure : «c'est la fin du vieux monde gouvernemental et clérical, du militarisme, du fonctionnarisme...», Programme de la Commune, *Ann. Assemblée nationale*, X, 194 (18.4.1871).

4. Méric, Victor. *Comment on fera la révolution*. Paris: Petite Bibl. des hommes du jour, 1907, 15.

5. *L'Émancipateur*, Bourges, 7.9.1907, 1.

6. On connaît cependant le fameux poème de Lamartine, qui sera repris jusqu'en 1914 dans toutes les anthologies pacifistes et antimilitaristes, «La Marseillaise de la Paix» (1841). Si ce poème grandiloquent (où Lamartine se laisse peut-être emporter par son éloquence), a un sens cependant et s'il produit un *écart* avec ce qui s'est dit jusqu'alors, c'est qu'il substitue au paradigme originel, accepté sans difficulté par à peu près tout le monde, /princes bellicistes vs peuples pacifiques/, un paradigme nouveau et qui a de l'avenir, mais qui en indignera longtemps plus d'un: /Patriotisme vs fraternité humaine/. «Nations, mot pompeux pour dire barbarie! / (...) Déchirez ces drapeaux, une autre voix vous crie: L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie; / La fraternité n'en a pas...» Les suppôts du mal, dans ce poème, ce ne sont plus les seuls puissants, ce sont les peuples mêmes (bernés par les capitalistes qui «seuls ont intérêt à la guerre ...», précisera-t-on à gauche au tournant du siècle), gangrénés de patriotisme, travaillés de cette idéologie meurtrière qui trouvera un nom, cette fois vers 1889: le «nationalisme». La source du mal, c'est l'idée même de *patrie*. L'extrême gauche antimilitariste de la Belle Époque, qui embrasse le rouge drapeau internationaliste et plante dans le fumier le tricolore, ne pouvait que reproduire à l'envi ce poème de Lamartine qui, dans un temps bien différent du leur, opposait

déjà toute forme de patriotisme à l'amour fraternel de l'Humanité.

7. Dans *Depuis l'exil*, déclaration du 25 mars 1877.

8. Ibid.

9. *L'Émancipation*, St-Denis, 23.11.1907, 1.

10. *Mouvement anarch.*, 5:1912, 114.

11. Fr. Stackelberg, *La mystification patriotique*, Paris, 1907, 9.

12. *Le Peuple socialiste de la Loire*, 4.5.1889, 1.

13. *Le Peuple*, Bruxelles, 28.8.1889, 1.

14. E. Vaillant, *Le Combat*, Paris, 24.5.1890, 1.

15. *Le Peuple*, Bruxelles, 1.1.1889, 1.

16. *La cravache*, Reims, 4.5.1907, 1.

17. Roques, *L'Égalité*, 22.5.1890, 1.

18. *Procès des anarchistes de Vienne devant la cour d'assises de l'Isère*. Paris, 1890, 4.

19. Lorulot, André. *L'idole Patrie*. Lens: Impr. communiste, 1907, 22.

20. *L'action syndicale*, Lens, 27.9.1908, 1.

21. *Socialisme et lutte de classe, revue marxiste*, 1.4.1914. 175.

22. Antide Boyer, *Almanach de la question sociale 1892*, 189.

23. *Le libertaire*, 14.12.1902, 1.

24. «Pour les petits gars du 17ème», *La Guerre sociale*, 3.7.1907, 2. «Nous verrons dans quelques années des régiments entiers lever la crosse en l'air...»

25. Paul Lafargue, *Le Combat*, 20.10.1907, 1.

26. Almereyda, *La Guerre sociale*, 12.6.1907, 1.

27. Grave, *L'anarchie, son but, ses moyens*. Paris: Stock, 1899, 14.

28. Broutchoux, in Lorulot, op.cit., 2.

29. Voir p.ex. Hamon, Augustin. *Patrie et internationalisme*. Paris: Blot, 1896.

30. Cité par *Le socialisme*, 10.5.1908, 4.

31. Vol. I, v.

32. *Le cri du peuple socialiste*, Brest, 24.10.1908, 1.
33. *L'Action syndicale*, Lens, 12.4.108, 1.
34. *Revue anarchiste internationale*, novembre 1884, 2.
35. *Le Cri des travailleurs* (SFIO, Tarn), 24. 2. 1907, 1.
36. *Revue occidentale*, XXII (1889), 363.
37. De Lanessan, *Le monde maçonnique*, 1881, 503.
38. *Le peuple picard*, 22. 6. 1890, 1.
39. Stackelberg, *La mystification patriotique*, broch., Paris, 1907, 3.
40. In *La Défense* (guesdiste, Troyes), 22. 2. 1907, 1.
41. Paul Lafargue, *Cours d'économie sociale*, Paris: Oriol, [1881], II, 3.
42. Un concept hante la pensée politique et sociologique du XX<sup>ème</sup> siècle, le concept de «religion séculière» ou «religion politique». *Ein Gespenst geht um in Europa*: il s'agit d'une sorte de spectre conceptuel qui revient hanter toutes ou presque toutes les théories politiques sans jamais tout à fait prendre corps comme une notion stable, acceptée et partagée communément par l'ensemble des chercheurs. Dans un essai en préparation, *Des «Religions séculières»: un concept à travers le XX<sup>ème</sup> siècle*, je fais l'historique et l'analyse critique de la caractérisation des grands récits de l'histoire et des grands militantismes des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, — au premier chef du socialisme en sa version moderne, le «socialisme scientifique», mais aussi, on le verra, des *totalitarismes* nationalistes et fascistes — comme de religions séculières ou de religions politiques. C'est une histoire longue si on veut la saisir dans sa continuité, une histoire qui devra remonter au XIX<sup>ème</sup> siècle, aller des penseurs catholiques, conservateurs et libéraux de la Restauration face aux nouvelles «sectes» réformatrices dont les «rêves» se muaient en «cauchemars sociaux» en s'emparant des masses misérables aux Eric Voegelin, Karl Löwith, Jules Monnerot, Raymond Aron, de nos avant- et après-guerre à Marcel Gauchet et à Régis Debray dans notre modernité tardive en passant par *tous* les sociologues du tournant du XX<sup>ème</sup> siècle, Max Weber, Vilfredo Pareto, Émile Durkheim, Roberto Michels, Georg Simmel, Gustave Le Bon et bien d'autres.
43. «Sentiments de Jean Meslier», *Mélanges*, 501.
44. Lorulot, André. *L'idole patrie et ses conséquences: le mensonge patriotique, l'oppression militariste, l'action antimilitariste*. Préf. de M. Broutchoux, Lens: Impr. Communiste, 1907, 2.
45. Préface de M. Broutchoux dans Lorulot, *L'idole Patrie et ses conséquences: le mensonge patriotique, l'oppression militariste, l'action antimilitariste.*, Lens: Impr. Communiste, 1907.
46. *Guerre sociale*, 6.3.1907, 2.
47. «Antipatriote» est attesté antérieurement mais dans un sens réprobateur. Cf. Dubois, *Vocabulaire etc.*, 214 et passim.
48. Lorulot, *L'Idole patrie*, 17.
49. *Combat social*, Limoges, 7.2.1908, 1.
50. Paroles de la chanson dans *L'Action syndicale*, 12.7.1908.
51. Flax, *Guerre sociale*, 23. 10.1907, 1.

52. Bracke, *La Défense*, Troyes, 12.7.1907, 1.

53. Les socialistes hostiles à la doctrine antimilitariste n'objectaient jamais à Hervé par l'aveu d'un quelconque amour de l'armée et de la caste militaire. Mais ils décelaient dans cette doctrine un ensemble de vues chimériques et des effets pervers évidents. La désertion en masse lors d'une déclaration de guerre? «Elle aboutirait à placer le pays le plus avancé, celui qui contiendrait le plus de socialistes sous la dépendance de la nation la plus rétrograde, la moins socialiste». Argument irréprochablement socialiste: il a beaucoup servi. (Il comportait bien entendu lui-même sa tâche aveugle car le pays européen le plus «avancé» et de loin, du point de vue en tout cas du nombre des socialistes en règle de cotisation, était l'Allemagne – et pourtant en août 1914...)

54. *Le Proletariat*, 14.12.1889, 1.

55. Et ses sœurs, «chair à plaisir» pour une classe infâme!

56. *Cri du travailleur*, 16.3.1890, 3.

57. C. Bazin, *L'Égalité*, 31.7.1889, 2.

58. *Voix du peuple*, Marseille, 15.9.1888, 1.

59. Éditorial, *Le Parti ouvrier*, 11.9.1889, 1.

60. Bajou, Anatole. *Principes du socialisme*. Préf. de Jules Guesde. Paris: Vanier, 1895, 24.

61. *Question sociale*, mars 1885, 77.

62. *Mouvement anarchiste*, mai 1912, 114.

63. Hervé, *Le Congrès de Stuttgart et l'antipatriotisme*. Paris: La Guerre sociale, [1907], 16.

64. Devaldès, *Chair à canon*, 7.

65. Hervé, *Patrie*, *op.cit.*, 7.

66. Griffuelhes, Victor. *L'action syndicaliste*. Paris: Rivière, 1908, 39 & 41.

67. *Ça ira*, Paris, anar., 20.10.1888, 2.

68. *Le Réveil du peuple*, POSR, 30.3.1890, 1. Et F. Stackelberg en 1907 cette fois dans *La mystification patriotique*, brochure de propagande répandue : «La différence qui sépare un ouvrier de Paris d'un ouvrier de Berlin dont les intérêts solidaires exigent moins de surmenage et plus de bien-être, est absolument **nulle**». Page 5.

69. *Almanach de la question sociale 1895*, 138.

70. Paris: Presses de la FNSP, 1977.

71. Voir Becker, 205 avec de nombreuses citations.

72. 28. 7. 1914.

73. Gohier, Urbain. *La sociale*. Paris: 11 rue du Palais, 1914.

74. 8-9. «Tous les efforts actuels du Parti socialiste tendent à désarmer la France pour la livrer sans défense à l'Allemagne.» – 56.

75. 10 et 25.

76. J. Julliard, *Autonomie ouvrière: études sur le syndicalisme d'action directe*. Paris: Seuil/Gallimard, 1988, 94.

77. *Les syndicalistes français et la guerre*. Paris: Biblioth. du travail, 1921, 87.